

XYZ. La revue de la nouvelle

La mort aux poings

Pedro Palou



Number 84, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3275ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Palou, P. (2005). La mort aux poings. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (84), 77–83.

La mort aux poings Pedro Palou

TOUS LES ROUNDS DU MONDE comptent trois minutes, tout le monde sait ça. Cependant, tous les rounds ne durent pas le même temps.

Le temps est la mesure la moins exacte qui soit. Oui, je sais que, si on les compte, ce sont les mêmes cent quatre-vingts secondes, mais les aiguilles ne se déplacent pas de la même façon. Il y a des assauts d'un siècle et d'autres qui coulent comme de l'eau, en un foutu clin d'œil.

J'ai attendu sept rounds pour parvenir au nœud de l'histoire, au « point de rupture », disait don Lupe. Après, plus rien n'est pareil. Rien, je me couche.

Allô, les négresses.

Il se trouve que j'ai tout dégoillé sur le tapis pour ensuite me taper un somme de je ne sais combien d'heures intermittentes comme un clignotant d'auto. Je me suis réveillé avec une de ces envies de pisser. J'essaie de me lever toujours et encore, sale, taché de sang et dégueulant, je me traîne ventre à terre vers la salle de bain qui était fermée.

J'appuie mon épaule contre la porte et de côté je me hisse en poussant avec les talons jusqu'à ce que ma main atteigne la poignée.

La porte s'ouvre sur Marisol étendue au milieu d'une mare de sang qui se faufilait jusqu'au trou d'égout. Les yeux grands ouverts comme des écriteaux de signalisation, ceux-là même auxquels personne ne porte attention.

Je crois qu'elle est morte de peur, la pauvre.

J'ai tout de suite pensé que cela m'avait enlevé l'envie d'uriner, mais non, j'ai fait dans mon pantalon.

Je me suis traîné comme j'ai pu jusqu'au lit pour appeler les flics. Avant de composer le numéro, de retour sur le matelas, j'ai vu le revolver.

C'est vraiment le trou du cul de ne se souvenir de rien. Que faisait-il là, à mes côtés, où je m'étais endormi, ce pistolet que je

n'avais jamais vu de ma vie ? Pendant un moment, parce que tout est possible quand t'es drogué, j'ai pensé à cette querelle pendant que nous échappions à Chavez.

Peut-on parfois échapper à cet enfant de chienne ?

Je ne me souvenais de rien, je suis tombé. Comment sommes-nous arrivés, Marisol et moi, dans cette chambre ?

Je l'aurais tirée, moi ? Je l'aurais tirée dans la salle de bain ou ailleurs, et ce serait pour cela que mon linge est taché ?

Non, non. Ça ne pouvait être moi. Pourquoi ?

J'ai aussitôt imaginé Chavez pointant son revolver sur moi et m'obligeant à presser la détente pour *terminer* sa blonde. Mais je savais que c'était un rêve. J'ai toujours aimé ce mot d'historiette, *terminer*. Amener à terme. À cet instant, je ne trouvais pas le foutu mot. J'avais très peur. Si on appelait la police et si on me jugeait coupable, j'allais pourrir dans une prison de gringos pour avoir tué, bourré de drogue, Chavez.

De plus, s'il l'avait voulu, je serais déjà pris, avec tous ses amis policiers, gangsters et politiciens, qui sont une seule et même chose.

De toute façon, il fallait sortir de là et je ne pouvais le faire avec ce linge sur le dos. J'ai appelé la réception pour avoir la communication. J'ai donné le nom du gymnase, le seul que je connaisse, le seul dont je me souviens : « Demandez don Lupe, s'il vous plaît. »

Ils m'ont dit de raccrocher. Vont me rappeler.

J'ai attendu un long moment, pensant à mon présent. C'est chiant, mais quand tu es dans une situation comme celle-là, la première chose qui te passe par la tête, c'est ce que tu dois faire dans les trois prochaines minutes. Ta tête ne peut aller plus loin.

Je n'ai même pas pensé à la querelle, ni que j'étais boxeur et que j'étais à San Francisco pour défendre mon titre mondial. Une putain de ceinture, rien d'autre.

Une putain de ceinture pour laquelle je m'étais battu toute la vie.

Je pensais à ce que j'allais faire avec le corps de Marisol, la très conne. Baiser avec moi en sachant qu'elle avait un paresseux avec qui fourrer.

Pourquoi m'avait-elle *terminé*, moi aussi ? me demandais-je. Pour lui, tout aurait pu être facile : « Emmerde ce couillon, raye-le de la carte. » Et voilà, plus rien du couillon mal foutu qui l'embêtait.

Adios, Baby.

Mais non, j'étais là, moi, plus mort que vif, gigotant et attendant que mon manager m'appelle du gymnase et vienne me chercher, me sortir de cette sale histoire.

« Ont passé depuis ce temps jadis/déjà tant d'années », comme le dit la chanson. Non, vraiment, dans les minutes qui ont suivi, toutes sortes d'idées m'ont traversé la tête. Toutes sortes. Toutes aussi possibles les unes que les autres parce qu'elles semblaient toutes rationnelles.

Comme je ne pouvais reconstruire les faits (et, diable ! combien de fois ai-je entendu cette phrase), je devais m'imaginer les choses, penser comment j'en étais arrivé là. Moi, avec un pantalon retroussé, une gigantesque chemise, celle d'un autre mec, et maculée de sang. Et Marisol, ma Marisol, *terminée* dans la salle de bain.

Elle avait exhalé son dernier soupir.

Je n'en reviens pas non plus de cette phrase-là, comme si avant de mourir on soufflait bruyamment et, zaz, plus rien.

Je pensais par exemple que nous nous étions battus dans une auto sport volée à Chavez et que nous avions pris la route, mais que j'étais tellement givré que Marisol m'avait suggéré de passer la nuit dans un motel. Et là, j'avais fait le cave et lui avais reproché de ne pas me laisser conduire. Le ton avait monté et, couilloné comme j'étais, je l'avais butée. La peur m'avait pris et je l'avais cachée dans la salle de bain. Totalement paf, je m'étais endormi. Le revolver demeure toujours un mystère.

Mais d'où sort ce putain de revolver ?

De la boîte à gants, comme dans les films. Chavez le gardait là au cas où. Je l'ai pris en entrant au motel pour me défendre contre ses hommes de main. Marisol a dû me dire qu'il y avait un revolver dans l'auto.

Et ensuite, je l'ai tuée.

Je ne peux le croire, je serais dévoré par le remords, me dis-je. Je suis dans un piteux état bien que certain que ce soit un autre mec qui l'ait bousillée. Il l'a massacrée.

J'imagine qu'après l'injection, je suis tombé comme un sac de patates. Ses hommes m'ont fait monter dans l'auto et m'ont laissé dans un hôtel avec Marisol. La meuf est devenue assommante, elle cognait, griffait, et l'un d'eux a tiré. Son sang a taché ma chemise. Ils l'ont ensuite traînée jusqu'à la salle de bain et m'ont couché près du revolver, ou bien ils l'ont placé dans ma main d'où il est tombé pendant mon sommeil, qui sait. Ça sonnait bien.

Et pourquoi avais-je les mains pleines de sang ?

D'abord, je ne crois pas que personne se tache les mains de sang en tirant au pistolet, et cela, même en faisant éclater la jugulaire de la victime.

Ils m'ont lié les mains pour ensuite m'étendre sur le lit. Ils devaient être deux, je ne suis tout de même pas un poids plume, que diable !

Ça sonnait mieux, mais il y avait des points d'interrogation. Que voulez-vous de plus ? Les seuls qui pouvaient faire les recoupements étaient Chavez et ses hommes. La minable réalité est que je sortais d'un trip et que Marisol était raide morte dans la salle de bain, couverte de son propre sang. Fils de pute.

Sonna finalement le téléphone. C'était don Lupe :

« Dans quoi t'es-tu fourré, mecton ? »

— Je ne sais même pas où je suis, je vous le jure. S'il vous plaît, venez me chercher.

— Comment vais-je aller te chercher si tu ne sais même pas où tu es ?

— On ne te l'a pas dit au téléphone ?

— On m'a dit que tu me cherchais mais rien d'autre, m'explique-t-il.

— Je suis dans un motel, je ne sais où.

— Aie ! l'enflure, ça m'en dit ça. Le nom ? »

J'ai fait le tour de la chambre. « Je ne sais pas », cherchant quelque chose. Finalement, sur le bureau, dans un cendrier, un

carton d'allumettes. Je lui ai refilé le nom et l'adresse inscrits dessus.

« Vaudrait mieux s'informer comme il faut, don Lupe. Mais faites vite, je chie dans mon froc.

— Quelle *chiennerie* as-tu faite, mecton ?

— Ça non plus je ne le sais pas. S'il vous plaît, apportez-moi du linge propre.

— Tout ? me demanda-t-il.

— Oui, diable, du slip aux souliers, mais hâtez-vous, ça presse. Essayez de venir avec les *boys*. En cas de besoin.

— D'accord, à tout de suite, *Baby*.

— Pas un mot à personne, vu ? »

Il raccrocha. Le son à l'autre bout me fit l'effet d'une balle dans la tête, *pum*. Je me suis senti plus seul qu'avant l'appel, plus foutu.

Et je crois m'être endormi de nouveau, parce que j'ai entendu qu'on cognait brutalement à la porte. J'ai eu une attaque de panique, j'étais sûr que c'étaient les hommes de Chavez et priez si je dois danser avec la laide¹.

On cogna de nouveau, mais cette fois-ci don Lupe me cria :

« Tu n'ouvres pas, Rigoberto ? »

Toujours le même putain de cirque pour me tirer du lit et me traîner sur le tapis jusqu'à la porte qu'on continuait de frapper :

« J'arrive, fermez-la, vous allez réveiller tout le monde.

— Mais il est cinq heures de l'après-midi, jeune homme. Ouvrez vite. »

J'ouvris. Ce qu'ils virent les paralysa sur le seuil de la porte, comme s'ils allaient regretter d'entrer pour m'aider.

« Entrez et que personne ne vous voie. Mais entrez donc, putain ! »

Ils le firent du bout des pieds, comme s'ils pensaient que leurs pas pourraient réveiller Marisol, qui n'était pas en mesure de les entendre, elle qui dormait déjà du sommeil éternel.

Ou du cauchemar éternel ?

1. Note du traducteur : expression qui signifie « trouver la mort, mourir ».

Qui sait, j'ai toujours pensé que celui qui se comporte mal vivra en enfer de façon répétée ce qui l'a fait chier dans la vie, mangera ce qu'il a aimé le moins et rêvera les pires cauchemars. Pourvu que ce ne soit pas comme ça, parce que moi, j'ai un billet aller simple sans passer par le putain de purgatoire.

Ils fermèrent la porte avec soin : c'était la peur de se retrouver face à une situation inconnue sans savoir que faire. Don Lupe était un génie du ring, mais de là à arranger des assassinats, non.

« Quelle bêtise as-tu faite, *Baby* ?

— Je ne sais pas. J'aimerais mieux que vous me disiez comment on va se sortir de ce merdier, lui dis-je abasourdi.

— Pour le moment, change-toi et sortons d'ici.

— Et Marisol ?

— Au diable Marisol, *Baby*. Ou, mieux, tu lui fais faire trempette, tu l'enveloppes dans un drap et tu la mets dans le coffre de l'auto. Ça te va ?

Aïe ! l'enflure, qu'avais-je à demander ?

Je me suis changé et don Lupe l'a mise dans un sac de papier, sans la toucher, comme si elle était un misérable cabot du Ministère public.

« On l'emmène et on la brûle à la maison. D'où sors-tu ce linge affreux ? Tu n'es quand même pas allé à ce *party* en smoking ?

— Bien sûr que non, mais un gorille de Chavez m'a tiré dans la piscine.

— Quel Chavez ?

— Tomas Chavez, le mac de la Marisol.

— Bien, nous voilà dans de jolis draps, Rigoberto. Tu sais qui il est ? Quelle emmerde ! Faudra peut-être que tu oublies le combat.

— Croyez-vous que je pense au combat maintenant ? répondis-je.

— Vaudrait mieux y penser.

— Et le revolver ? On le laisse ici ?

— Tu l'as touché ?

— Je ne sais pas.

— T'es rien qu'un tata, tu ne sais rien ! »

J'étais désespéré.

Je l'ai nettoyé avec soin à même le drap et l'ai laissé là où je l'avais trouvé.

« C'est à la fille, la Chevrolet 51 qui est dehors ? me demanda don Lupe.

— Je ne sais pas, je me suis allongé. On m'a injecté une drogue merdique chez Chavez après m'avoir obligé à sniffer une grosse ligne de coke, comment veux-tu, putain ! que je me rappelle ce qui s'est passé ?

— Bon, il y a une putain de fille morte dans le bain de cette putain de chambre de ce foutu motel, et toi avec la chemise tachée de sang et les mains pleines de sang, mais tu te les laveras ailleurs. Rentrons à la maison et là on pensera à ce qu'il faut faire. »

J'ai vu la Chevrolet noire en sortant. S'il est vrai que je suis monté dans cette auto, mon cerveau ne l'a pas enregistré. C'est affreux une nuit blanche.

Surtout cette nuit-là en blanc.

Le vent me fouettait pendant que nous roulions à toute vitesse vers Sausalito dans une auto de location. Nous étions sur la route depuis quarante minutes et le vent me faisait superbe, comme s'il me lavait de tout doute, de toute la confusion des dernières heures : soit que Lupe et ses *boys* m'aient transporté sur la banquette arrière, soit que deux matamores m'aient enfermé dans cet hôtel, soit que personne ne m'ait emmené de force...

Jamais je ne pourrai répondre à ces questions de façon sûre bien que la logique la moins logique pointe dans cette direction, Chavez et ses gorilles, ceux qui m'ont tendu le pire piège de ma vie.

Mais là, je ne pensais pas à cela, seulement au vent qui balayait tout, qui achevait d'extraire de ma mémoire ce qui venait de se passer. Je devais être encore bien drogué parce que je me suis endormi en regardant le désert.

Et je n'ai pas rêvé. Ce serait la dernière fois que je ne rêverais pas de ma chienne de vie.

La dernière fois en paix.

traduction d'André Charland